

HISTOIRE Le sacre d'Ignace Heinrich

Hercule était Alsacien

Kevin Mayer, qui partira à la conquête du titre européen de décathlon, peut s'inspirer d'un grand ancien, Ignace Heinrich qu'il a rejoint sur les tablettes olympiques en 2016. Vice-champion aux JO de 1948 et champion d'Europe deux ans plus tard, Heinrich était un sportif complet. L'un des plus grands, si ce n'est le plus grand, athlètes de l'histoire du sport alsacien.

La douleur est parfois une vieille compagne, qui vient susurrer des peines anciennes. Il faut savoir lui prêter une oreille attentive, mais sans y prêter trop d'importance non plus, question de survie. Toujours au bord de la mort, ne pas tomber dedans écrivait Céline...

Cette douleur a accompagné Ignace Heinrich tout au long de sa jeunesse, dans des proportions que notre époque ne peut pas connaître ni même concevoir. La guerre, la terreur nazie, le front russe, les bombardements, la captivité, la faim, l'épuisement ultime... Tout ça ne se raconte pas.

Alors, faute d'avoir les mots pour dire l'indicible, cette douleur, Ignace Heinrich l'a apprivoisée. Il a même en un sens fini par la dompter.

C'est ce qui lui a permis de survivre quand il s'est retrouvé incorporé de force sous l'uniforme de la Wehrmacht et envoyé sur le front russe comme les Alsaciens-Lorrains de sa classe d'âge en 1942. C'est ce qui lui a permis de tenir le coup sous les bombardements et de résister aux conditions de vie effrayantes du camp de prisonniers 188 de Tambov, d'où il reviendra physiquement en ruines, mais d'où il reviendra.

Jamais plus qu'avec lui la phrase clichée de Nietzsche « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort » n'aura trouvé meilleure illustration.

Vidé par une fatigue aspirante, un épuisement de fin de monde

Alors oui, la carrière d'Ignace Heinrich est un miracle. Marcel Hansenne, qui fut l'un des plus grands coureurs français de l'après-guerre avant de devenir journaliste à L'Équipe disait à son propos : « Il est le plus bel athlète que la France ait jamais sorti ».

C'est vrai que s'il existe un athlète idéal, l'Alsacien (disparu le 9 janvier 2003 à 77 ans) en était assurément le prototype : 1,95 m, 93 kg, 112 cm de tour de poitrine, 1,94 m d'envergure, une intelligence tactique remarquable sur la cendrée et une énergie énorme sur les aires de lancer. Et puis cette rage de vaincre, cette résistance à la douleur qui font toute la différence chez les grands champions. Un vrai rêve d'entraîneur. Chez lui, la classe a pourtant parlé tardivement. Vingt-et-un ans, c'est tardif, mais bon, c'était la guerre on l'a dit, les plus beaux destins se brisaient comme des fétus de paille.

Dans son malheur, Ignace Heinrich aura eu la chance d'en avoir un.

La chance, le destin, l'un ne va jamais sans l'autre. C'est son frère Jean qui, il y a quelques années, se rappelait des circonstances qui avaient conduit le colosse sur une piste d'athlétisme.



Ignace Heinrich sous le maillot du Racing. L'un des plus grands décathloniens de l'histoire, qui aura fait preuve d'un courage hors-norme. PHOTO ARCHIVES DNA

« En venant chercher des bons d'essence à Strasbourg en mai 1946, Ignace s'est trompé de bureau », expliquera-t-il. « Il est alors tombé sur un fan d'athlétisme, René Martz, qui lui conseilla la pratique de ce sport à la vue de son imposante carrure ». Vidé par une fatigue aspirante, un épuisement de fin de monde, Heinrich n'est alors pourtant que l'ombre du phénomène qu'il deviendra.

Comme tous les prisonniers de guerre, il lui a fallu du temps pour se reconstruire dans une France qui ne mangeait pas à sa faim, où les œufs et le beurre se vendaient au marché noir. Il aura mis pour ça un peu moins de temps que les autres peut-être, la pratique du sport à outrance en marge de ses études de droit puis de son métier de moniteur d'EPS au Creps lui ayant permis d'évacuer plus rapidement ces années noires.

« Le sport est un canton où les monstres sacrés n'ont pas droit de cité »

Son arrivée sur les pistes aura d'ailleurs été tonitruante. Un an seulement après ses débuts lors d'une journée de détection intitulée « Appel à l'athlétisme » organisée à Benfeld, ce fils d'une famille nombreuse (14 enfants) d'Ebersheim devenait champion de France de décathlon. C'était à Colombes en septembre 1947.

Le décathlon, il découvrait. Il n'avait même jamais couru le

plus petit 400 m ou disputé le moindre 1 500 m. Ce jour-là, il sautait à la perche pour la troisième fois de sa vie seulement. Un sacré coup d'éclat oui et le début d'un long règne.

Enfin, long c'est une façon de parler puisqu'il prendra sa retraite sportive en 1954 pour émigrer au Maroc où il s'illustra comme handballeur.

Cette retraite précoce fera écrire à Antoine Blondin, qui se disait « consterné » par la nouvelle : « Le sport est sans doute la seule discipline humaine où la fleur de l'âge se fane sur pied, où les testaments se font à trente ans. C'est un canton où les monstres sacrés n'ont pas droit de cité. Si je dis qu'Heinrich fut le plus grand athlète français entre Marcel Hansenne et Alain Mimoun, que son duel avec Clausen aux championnats d'Europe, que sa parfaite et haute silhouette, que ses déconvenues olympiques que nous avons partagées, ensementent les arpens privilégiés de notre mémoire, j'ai l'impression de parler d'un disparu. »

Huit ans c'est court, mais cela aura suffi à Ignace Heinrich pour imprimer sa marque sur sa discipline comme peu d'athlètes ont su le faire.

Avec une plume de records (23 d'Alsace) et de triomphes (sept fois champion de France et 19 fois champion d'Alsace). Avec aussi et surtout un titre de champion d'Europe en 1950 à

Kistenmacher. « C'est le plus beau jour de ma vie », écrit encore le Bas-Rhinois, « mais j'ai froid, j'ai faim, je suis fatigué... et il n'y a plus de bus. »

Les officiels français qui devaient trouver le temps long ont en effet planté là leur athlète pour rentrer manger à l'hôtel. C'est tard dans la nuit, dans le véhicule des Américains, que le décathlonien du Racing quittera le stade. Sans même songer à se plaindre. Comme il ne s'est pas plaint l'année suivante quand il a fallu enchaîner les meetings aux quatre coins du monde et s'aligner, blessé, sur d'improbables pistes enherbées.

Quarante-quatre réunions à honorer, en Indochine, en Grèce, en Irlande, en Angleterre, au Maroc ou en Suisse. Cent-quatre-vingt-seize épreuves à disputer, avec quelques coups d'éclats notables comme ce week-end à Saïgon où, sous une chaleur torride et moite, il remporte les six épreuves dans lesquelles il était inscrit.

Il ne lui a manqué, pour être roi, que le royaume

En fait, il ne lui aura manqué pour être roi que le royaume. Autrement dit un titre olympique. Il aurait dû le décrocher en 1952 à Helsinki, mais le sacre annoncé s'est transformé en cauchemar dès le début de la compétition. Lors de l'épreuve du saut en longueur, le portedrapeau de la délégation française, se déplace en effet une vertèbre et se coince le nerf sciatique : « Il était littéralement vert de douleur », dira Roger Debay, l'entraîneur national. La douleur toujours, vieille compagne, qui semble se replier dans

un coin et attendre son heure. La voilà qui frappe à nouveau. Lancinante, insupportable, mais bien moins pour Heinrich que l'idée d'abandonner.

Le lendemain matin il est là. Au bord de l'évanouissement

Après une injection de novocaïne, le décathlonien serre les dents et décide de continuer contre l'avis des médecins.

Il ne sent plus ses jambes, mais s'aligne pour lancer le poids. Puis se présente à la hauteur où il passe 1,88 m au 1^{er} essai et échoue à 1,92 m. Retombant dans un trou fait dans la sciure par le concurrent précédent, il se donne une entorse de la cheville. Un craquement net et sans appel. Et c'est en boitant qu'il boucle le 400 m. En 51", ce qui, compte tenu des circonstances, est tout simplement prodigieux.

Les spectateurs se lèvent pour lui rendre hommage quand il quitte le stade porté par les membres de l'encadrement.

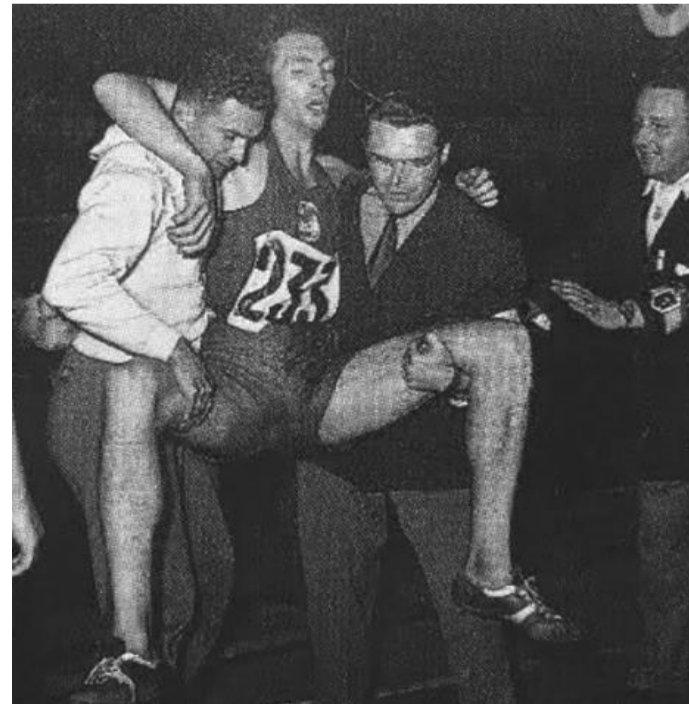
La ligne d'arrivée franchie, il s'est effondré d'un coup d'un seul, comme un homme auquel on aurait retiré son squelette.

Soigné au village olympique par le Dr Mathieu jusqu'à plus d'1 h du matin, Ignace Heinrich ne ferme pas l'œil de la nuit tant la douleur est forte. Au fur et à mesure que passent les heures, elle resserre son siège, le tient dans sa main et ne le lâchera plus. Mais le lendemain matin, il est là.

Debout. Au bord de l'évanouissement, mais debout, au départ d'un 110 m/haies qu'il terminera en 16" sans que l'on sache bien comment son esprit et sa volonté ont pu prendre le dessus.

Incapable de poser le pied par terre, il doit se résoudre à abandonner à 11 h. La mort dans l'âme. Ignace Heinrich aura toujours été grand. Jusque dans la défaite. ■

Pascal COQUIS



Aux JO de Helsinki (1952), Ignace Heinrich se bat jusqu'à l'extrême limite de ses forces avec une vertèbre coincée et une entorse à la cheville. Porté par les officiels, il abandonnera le lendemain après avoir participé à l'épreuve du 110 m/haies. DR